

—Tu as vu double, Baptiste. Au moins ne va pas raconter ces balivernes. D'abord on se croquerait de toi ; ensuite, on dirait dans le pays que je n'ai à mon service que des niais.

Baptiste salua humblement et sortit.

Le comte était acablé. Depuis quelque temps le malheur s'achardait sur lui. Il se disait qu'il venait d'entrer dans une mauvaise veine. Pourtant il parvint à se rassurer, et s'efforça de se persuader que le valet n'en avait pas vu plus long qu'il ne le disait. D'ailleurs, le squelette avait disparu. Les paroles imprudentes qui pourraient être prononcées, ne pouvaient plus être redoutables, même dans le cas d'une enquête.

XII

ÉCLAIRCISSEMENTS

Pour expliquer la scène lugubre du chapitre précédent, il est nécessaire que nous remontions à une époque assez éloignée, celle de l'arrivée en France de Paul de Garderel. La première année de son séjour à Paris, le comte vécut fort retiré dans son hôtel de la rue du Bac ; il ne le quittait que rarement ; encore y laissait-il toujours Marberic. L'année suivante il commença à se répandre dans la haute société, où sa réputation de richesse, justifiée par le train qu'il menait, le fit bientôt remarquer. A la fleur de l'âge, d'une tenue irréprochable quoiqu'un peu raide, avec des traits réguliers, dont la dureté naturelle était facilement adoucie par le plus gracieux sourire, M. de Garderel pouvait passer pour un bel homme. On le regardait comme rangé, également éloigné d'une folle prodigalité et d'une mesquine parcimonie. En un mot, il paraissait tenir le juste milieu en toutes choses. Le hasard l'ayant mis en rapport avec le baron Raoul de Gilbard, jeune homme de son âge, il ne tarda pas à se lier étroitement avec cet ami dont les goûts et les mœurs lui étaient sympathiques. Il fut présenté au vicomte, père du baron, qui l'accueillit à merveille et l'invita à revenir. Le comte profita de la permission, et fit la connaissance de Félicie, la sœur de Raoul de Gilbard. Paul de Garderel fut épris, et résolut de demander la main de Félicie. Quelques paroles de Raoul lui firent espérer que ses vœux ne seraient pas repoussés. Bref, il se décida.

Le vicomte de Gilbard était veuf, il aimait sa fille sans aucun doute ; mais il était peu propre à préserver la jeunesse de cette enfant de fatals entretiens ; il n'existait donc personne près

de Félicie, qui pût la conseiller, et la mettre en garde contre l'amour qu'elle-même avait conçu pour le comte de Garderel. Le vicomte fasciné, comme tous les hommes crédules, par le langage élégant, les belles manières et les maximes qu'aimait à formuler Paul de Garderel, ne voyait en lui qu'un parfait honnête homme, et qui plus est, un millionnaire.

Aussi, quand le comte se présenta pour obtenir la main de Félicie, M. de Gilbard ne fut aucune difficulté, et renvoya le prétendant à la jeune fille, qui consentit volontiers. Cependant une chose avait, un instant, inquiété Félicie ; elle ignorait quels étaient les sentiments religieux du comte de Garderel ; elle eût voulu, avant de s'engager, savoir à quoi s'en tenir sur ce point. Le jeune homme, qui savait Félicie pieuse, avait habilement dissimulé son impiété et son hostilité à la religion : il avait si bien joué son rôle que sa future épouse pouvait tout croire de lui, même qu'il était un excellent chrétien. Le mariage fut fixé à un mois.

La veille, Félicie demanda au comte d'un air timide s'il était disposé à s'approcher des sacrements et à se préparer, comme tout chrétien doit le faire, à l'une des actions les plus importantes de la vie.

—J'ai fait, mademoiselle, répondit-il, ce que la religion prescrit ; j'ai pris l'avancé sur vous.

—Combien je regrette, monsieur, de ne l'avoir pas su, je vous aurais accompagné ; c'eût été pour moi un bonheur inexprimable. Mais, poursuivit-elle, je vais aujourd'hui à la messe avec mon père ; voulez-vous nous suivre ?

Paul de Garderel accepta, ne pouvant guère agir autrement ; il se rendit à l'église avec le vicomte de Gilbard et sa fille. Là, il crut devoir feindre la prière, la piété même, tout en s'indignant intérieurement d'être obligé de descendre à ces subterfuges.

Le lendemain eurent lieu l'acte civil et le mariage religieux. Le jour suivant, M. de Garderel conduisit sa jeune épouse dans la riche demeure qu'il occupait rue du Bac ; il l'y installa et lui déclara qu'elle était désormais la maîtresse de la maison. La jeune comtesse avait amené avec elle plusieurs de ses femmes de service et un vieux serviteur attaché à sa famille depuis plus de quarante ans. M. de Garderel éprouva quelque contrariété de la venue de ces domestiques ; il objecta que le service de sa maison était complet, et que, par conséquent, les nouveaux venus étaient inutiles. Félicie insista avec tant de grâce, elle tenait tant à ses femmes que son mari céda.